

Cathares et Protestants / Michel Jas

12 mai 2012

<http://www.facebook.com/photo.php?fbid=298102493607514&set=a.139092582841840.36797.127411380676627&type=1>

SUPERSUBSTANTIEL... Les cathares traduisaient et expliquaient la demande du Notre Père sur le pain comme concernant le pain spirituel, « pain surnaturel », c.-à-d. pain de la Parole et non pain-matériel (naturel ou de la transsubstantiation catholique). Qu'en est-il de la question du point de vue du grec du NT et de l'exégèse ? Voici ce que m'écrit Christian-Bernard Amphoux spécialiste du grec antique et des manuscrits du NT :

« Note sur ἐπιούσιον :

Le Notre Père utilise dans sa quatrième demande, sur le pain, un néologisme, ἐπιούσιον, appliqué comme épithète au « pain », pour traduire, d'après Jérôme, le terme araméen mahar, qui signifie « de demain », « à venir ».

Le même Jérôme propose à ce mot une traduction différente : supersubstantialem, autrement dit « supersubstantiel », donc « spirituel ». Comment concilier ces deux données du même personnage ?

Philologie

La grammaire grecque ne permet pas d'hésiter entre plusieurs étymologies : le préverbe ἐπι- a une voyelle de liaison qui s'élide devant une autre voyelle ; à cet égard, περι- est le seul préverbe qui fasse exception, la voyelle ne s'élidant pas. Autrement dit, le -ι- de ἐπιούσιον ne fait pas partie du préverbe, mais du radical ; il faut donc couper ἐπι-ούσιον et faire venir cet adjectif du verbe ἐπ-εἶμι, « aller sur », et non de ἐπ-εἶμι, « être sur ». Le sens étymologique est donc bien celui de l'araméen sous-jacent donné par Jérôme : il s'agit du pain « à venir » ou « du lendemain », sens que l'on trouve dans la Vieille latine, qui traduit par crastinum.

Exégèse

Mais par ce sens, la demande sur le pain se situe dans un contexte d'arrivée imminente de la fin des temps. Ce contexte est bien celui du Notre Père, dans la collection primitive des paroles de Jésus, écrite en araméen d'après Papias ; mais ce contexte est déjà modifié dans Matthieu et dans Luc, qui n'ont pas dans leur rédaction finale la doxologie, laquelle actualise (par l'indicatif) la double souveraineté divine attendue dans les demandes 1 et 2. La Didachè a la doxologie et correspond ainsi au premier contexte du Notre Père, en un temps où la parousie est attendue comme imminente. Mais les rédactions évangéliques ont déjà évolué sur ce point.

Marcion corrige le Notre Père de Luc, mais sans toucher au ἐπιούσιον : il remplace le dernier mot de la 4e demande, « aujourd'hui », par la périphrase « chaque jour » et change l'impératif aoriste (δοῦς) en impératif présent (δίδου), faisant ainsi du Notre Père une prière à répéter chaque jour, alors qu'elle annonçait, avec ses aoristes, la venue imminente de la fin des temps.

Jérôme fait un pas de plus : se référant au credo de Nicée, où le grec οὐσία est traduit en latin par substantia et jouant sur la double étymologie apparente d'ἐπιούσιον, comme si l'on pouvait couper ἐπι-ούσιον, il fabrique un décalque latin de cette fausse étymologie, bien adapté du point de vue sémantique et théologique : supersubstantialem. Mais la traduction de la Vieille latine atteste que le sens ancien faisait appel à la vraie étymologie.

Histoire du texte

Le Notre Père a d'abord été un résumé doctrinal remontant au temps du Christ, avec une messianité encore très sommaire, mais exprimant fortement l'idée que le monde futur, idéal, est imminent. Cet état primitif du texte n'est plus attesté en araméen (il ne reste que mahar, cité par Jérôme) ; et en grec, on a le texte de la Didachè, écrite à mon avis peu de temps après la destruction du temple, à Jérusalem, dans un esprit anti-paulinien, pensant restituer le premier enseignement des apôtres, au début du mandat de Simon, qui prend la direction de la communauté chrétienne de Jérusalem en 71 ; ce Simon, cousin de Jésus d'après Eusèbe, est mentionné comme « frère » de Jésus en Mt 13,55 et Mc 6,3. Les notes complémentaires de l'édition de la Didachè dans les Sources chrétiennes vont dans le même sens.

Lors de la rédaction des évangiles de Matthieu et de Luc, le Notre Père perd sa doxologie, en relation avec le constat que la venue du royaume ne s'est pas produite ; on est donc à la deuxième ou troisième génération chrétienne, et le contenu du Notre Père est modifié sur ce point. Le Notre Père de Matthieu a une tradition textuelle relativement unie ; pour Luc, dont la tradition est éclatée, il faut considérer ici le texte « occidental » donné par D et la Vieille latine. La date habituellement proposée de la rédaction de ces deux évangiles, vers 80, me paraît trop précoce ; je songe plutôt qu'elle se situe après Ignace d'Antioche, soit vers 120, et le responsable de l'édition des quatre évangiles dans leur rédaction finale serait Polycarpe, à Smyrne.

Il revient à Marcion, à Rome vers 140, d'actualiser le Notre Père de Luc, avec notamment cette idée que le temps de l'Eglise vient s'intercaler entre le temps d'avant et celui attendu du royaume. Pour cela, il modifie les demandes 4 et 5 : dans l'une, il en fait une prière que l'on répète fréquemment (chaque jour) ; dans l'autre, il remplace la « dette », image du péché que l'on remet une fois pour toutes, par les « péchés », dont la remise (le pardon) doit être demandée à nouveau chaque jour.

La confrontation entre le vieux texte de Luc et la révision marcionite va donner une tradition éclatée, dont la constance est d'éliminer certaines retouches mineures de Marcion, mais de retenir les modifications des demandes 4 et 5 qui introduisent, si l'on peut dire, la prise en compte du temps de l'Eglise : forme courte à Alexandrie vers 175 (celui de P75 et B) ; forme moyenne à Antioche vers 200 (celui du min. 700, avec la demande de l'esprit remplaçant celle du règne) ; forme moyenne à Césarée, dans la copie des premières bibles grecques (dont la Sinaiticus est un exemplaire), vers 330, sur commande de Constantin adressée à Eusèbe de Césarée ; forme longue, enfin, à Antioche, dans une nouvelle édition de la bible grecque vers 380, dont l'Alexandrinus est témoin au moins pour les évangiles. Le détail est dans mon article de 2000 (colloque à Aix sur la prière).

Dans cette édition de la bible (Antioche, vers 380), le Notre Père de Matthieu reçoit une doxologie, déjà ajoutée dans trois versions antérieures, en latin (ms. k), en syriaque (syc) et en copte sahidique, sous des formes différentes, que la nouvelle doxologie grecque entend unifier en ajoutant le « règne » à la « puissance » et la « gloire », déjà présentes dans la Didachè, où elles représentent les deux souverainetés de Dieu, sacerdotale et royale. Le rythme ternaire ainsi obtenu donne une élégance à la conclusion qui correspond à la rhétorique grecque.

Jérôme révisé la version latine des évangiles à Rome, entre 382 et 384 : c'est dans ce contexte qu'il a l'idée de jouer sur la double étymologie apparente de ἐπιούσιον et d'en faire une traduction plus théologique que philologique. » C.-B. Amphoux, Montpellier, mai 2012